

De l'hacktivism au web 2.0 – De la révolution à sa dissolution ?

Les mouvements alternatifs d'émancipation portés par le numérique, dont le logiciel libre fait partie, ont été récupérés et domestiqués par le système et sa force marketing sous la bannière et le vocable du « web 2.0 ».



Un web 2.0 qui présente de plus l'avantage de favoriser l'institution d'une sorte de totalitarisme global décentralisé avec notre complicité et toutes les traces personnelles, permanentes et continues, que nous laissons, le plus souvent volontairement, dans les nuages d'Internet.

Avec l'avènement du web 2.0, non seulement vous voyez s'éloigner le rêve d'une *autre* société mais vous renforcez le contrôle et la surveillance de l'actuelle ! Difficile de faire pire en quelque sorte...

Telle n'est pas mon opinion mais mon propre (et donc faillible) résumé d'un article parcouru récemment sur Indymedia dont le titre exact est **"Become the media!" : de l'hacktivism au web 2.0.**

Attention, c'est dense, politisé et plein de références à des auteurs qui vous seront peut-être peu familiers si vous ne baignez pas dans une certaine culture intellectuelle « de gauche » (cf Félix Guattari, Jello Biafra, Walter Benjamin, Jean Baudrillard, Gilles Deleuze, Michel de Certeau, Michel Maffesoli).

Nous en avons reproduit la fin ci-dessous pour vous donner (ou

non) l'envie de le parcourir dans son intégralité^[1].

Je ne vous cache pas qu'il m'intéresse d'avoir vos réactions dans les commentaires. En espérant que les uns et les autres sauront s'écouter et échanger en toute sérénité sur un sujet, je le reconnais bien volontiers, un peu *glissant*. Un petit débat courtois et non un gros troll poilu pour le dire autrement ☐

Pour ce qui me concerne, je ne partage pas la radicalité et le pessimisme du propos et j'ai justement l'impression que les actions que nous menons participent modestement à échapper à ce piège. Mais il est vrai que lorsque le « logiciel libre » devient « open source », il prend le risque de perdre en route tout ce qui fait sa substantifique moelle.

“Become the media!” : de l'hacktivism au web 2.0 (extraits)

URL d'origine du document

Dr No – 26 juillet 2010 – Indymedia Nantes

(...)

Quoiqu'il en soit, ce dont il s'agit là encore finalement, avec cette « réappropriation », ce « devenir-media » de la masse et cette « démocratisation » des dispositifs d'informations et de communication, c'est du déploiement toujours plus important d'un macro-système technique, d'un maillage global comme dispositif de socialisation forcée par dressage à la discipline inconsciente d'un code, c'est-à-dire – à l'instar du système électoral ou de la consommation – d'imposition de règles du jeu (ici de la communication) et d'intériorisation de ces règles comme subtil mode de mobilisation et de contrôle social. Indépendamment des contenus qui n'en sont que l'alibi, le médium – le code, le modèle, la forme, le canal, le dispositif, la technique – est

le message, il influe directement sur nos modes de perception sensibles, modifie nos rapports à l'espace et au temps et par conséquent nos modes d'être-au-monde. En l'occurrence, « ce qui est médiatisé, ce n'est pas ce qui passe par la presse, la TV, la radio : c'est ce qui est ressaisi par la forme/signe, articulé en modèles, régi par le code. » La réappropriation du code ne jouant donc là au final que comme « reproduction élargie du système » sous couvert de nouvelles modalités. C'est pourquoi il ne faut jamais sous-estimer la capacité de ce système à intégrer les innovations (même et peut-être surtout si elles se veulent « révolutionnaires ») a fortiori si celui-ci fonctionne sur les principes d'interaction, de réversibilité, de participation et de feed-back comme c'est d'ailleurs le cas aujourd'hui beaucoup plus qu'hier.

« l'éthique hacker », l'utopie cyberpunk et les expérimentations cyberculturelles, les trouvailles de « l'hacktivism » électronique et de « l'Internet militant », du mouvement des logiciels libres, l'Open Source, l'Open Publishing, le P2P, le Wi-Fi, les média-tactiques alternatives, collaboratives et communautaires elles-mêmes, c'est-à-dire en somme toutes ces « pratiques moléculaires alternatives » que Félix Guattari appelaient de ses vœux pour renverser le pouvoir grandissant de l'ingénierie logicielle et les nouvelles modalités de la « société de contrôle » ont pour la plupart, dans ce qu'elles avaient d'original et novateur, été absorbées et recyclées par celle-ci et les industriels pour donner naissance à ce que l'on peut appeler les nouveaux « agencements post-médiatiques » du web 2.0.

C'est-à-dire toutes ces nouvelles applications de l'Internet « participatif » et « collaboratif » basé sur le principe du « contenu généré par les utilisateurs », ce qui précisément, on l'aura remarqué, était bien l'idée de « l'open publishing » (publication libre) proposé par le réseau international des sites Indymedia dans l'esprit du partage horizontal de l'information, de la participation et de la collaboration en

vue de favoriser l'auto-organisation des groupes et des individus constitués en « machines de guerre » contre l'axiomatique mondiale exprimée par les Etats.

Un Web 2.0 dit « participatif » et « collaboratif » donc, où effectivement, convergence numérique aidant, la masse devient son propre média (MySpace, Facebook, YouTube, Twitter, Wikis et autres blogs), engendrant à leur tour de nouveaux usages qui inspirent également de nouveaux produits, services et dispositifs reconfigurant de fond en comble notre rapport au monde et nos relations sociales, tout en développant de nouveaux marchés ainsi que de nouveaux « business models » (management 2.0, marketing 2.0, « gratuité », « co-crédation de valeur », etc.) qui incarnent des changements de paradigmes économiques par où se joue la mutation du capitalisme. Car en effet, force est de constater que les principes du « participatif », du « collaboratif », de la « coopération » et du « partage » sont aujourd'hui devenus les principaux éléments d'un nouvel esprit du capitalisme de l'ère 2.0 fonctionnant par « boucles de récupération » et recyclage écosystémique des singularités comme moteur et dynamique de l'innovation (technologique, économique, culturelle, sociale, etc.). C'est en quelque sorte ce qui se présente plus communément aujourd'hui sous l'appellation d' « innovation ascendante » qui consiste justement pour les entreprises et/ou les institutions à observer, et même à favoriser, les pratiques de réappropriation, investissement, exploration, détournement, expérimentation par les usagers/consommateurs des produits, services et technologies dans le but de réintégrer les éventuelles micro-inventions et les « usages innovants » dans leur propre processus de création et développement industriel, commercial, technocratique, etc.

C'est une dynamique qui s'appuie sur la compréhension des comportements que permet en l'occurrence la « sociologie des usages » et notamment les travaux de Michel de Certeau sur ce qui constitue en quelque sorte les « arts de faire avec » .

Recherche qui se voulait un travail de compréhension et en premier lieu de mise en valeur des arts de vivre la société de consommation, par élaboration de « lignes de fuites » (Deleuze et Guattari) pourrait-on dire, c'est-à-dire plus particulièrement des ruses subtiles, des tactiques de résistance, de contournements, détournement, réappropriation, braconnage, dissimulation, en somme toute la multitude de pratiques inventives et créatives qui se disséminent dans la banalité du quotidien des usagers/consommateurs et que la rationalité occidentale, selon les mots de l'auteur, aurait eu trop tendance à occulter. Et on pourrait voir dans ce travail la saisie de l'essence même de la notion anglo-saxonne de « hacking », de son esprit ou de son éthique élargie à l'ensemble de la société. Quoiqu'il en soit, on le voit bien, ce dont il s'agit avec « l'innovation ascendante » mise en œuvre dans le nouveau paradigme économique des entreprises les plus à l'avant-garde du capitalisme c'est de capter/capturer la puissance créatrice de la socialité de base, l'énergie et le vitalisme qui émergent de ce que Michel Maffesoli appelle la « centralité souterraine ». Dans le même ordre d'idée se développe aujourd'hui dans les milieux du marketing et du management, par le biais des différentes plateformes multimédias de la société en réseaux, le « crowdsourcing » (approvisionnement par la foule) qui consiste pour une entreprise là encore à faire « participer » et « collaborer » directement la foule des internautes comme usagers/consommateurs à la recherche et au développement de nouveaux produits et services, à apporter des améliorations, etc..

Enfin, toutes choses mettant en œuvre un processus communicationnel global s'appuyant sur des dispositifs de « feed-back » et des mécanismes circulaires tout à fait caractéristiques des boucles causales rétroactives qui furent à la base de la modélisation des systèmes cybernétiques qui simulent les lois de la nature et dont la finalité, rappelons-le, est le Contrôle par auto-régulation comme mode de

management et de gouvernance.

Des systèmes de contrôle et de gouvernance de l'ère des machines de « troisième espèce » qui se déploient sur toute l'étendue de la vie quotidienne par le biais de la globalisation d'un méga-réseau engagé dans un processus matriciel. Une « matrice communicationnelle », un maillage systémique à vocation ubiquitaire qui tend par ailleurs à rendre obsolètes les modèles panoptiques de surveillance hyper-centralisés et transcendants de type orwellien qu'incarne la fameuse figure de « Big Brother ». Car en effet, ce à quoi on a de plus en plus nettement affaire aujourd'hui c'est à un processus de capillarisation du Contrôle en quelque sorte et qui tend par là à devenir totalement immanent.

Comme le remarquait déjà pertinemment Jean Baudrillard au début des années 70 « même à long terme, l'impossibilité des mégasystèmes policiers signifie simplement que les systèmes actuels intègrent en eux-mêmes, par le feed-back et l'autorégulation, ces métasystèmes de contrôle désormais inutiles. Ils savent introduire ce qui les nie comme variables supplémentaires. (...) Ils ne cessent donc pas d'être totalitaires : ils réalisent en quelque sorte l'idéal de ce que l'on peut appeler un totalitarisme décentralisé. » Par ailleurs, dans son texte annonçant l'avènement d'une "subjectivité post-médiatique" Félix Guattari rappelait que toutes les anciennes formations de pouvoir et leurs façon de modéliser le monde avaient été déterritorialisées. C'est ainsi, disait-il, que « la monnaie, l'identité, le contrôle social passent sous l'égide de la carte à puce. » Car en effet, ce qui se joue aujourd'hui avec tout ce maillage systémique planétaire, ce déploiement du méga-réseau matriciel à vocation ubiquitaire, c'est un processus de globalisation des « sociétés de Contrôle », fluides, ouvertes, modulaires, multipolaires et à géométrie variable comme installation d'un nouveau régime de domination qui remplacent peu à peu les « sociétés disciplinaires » (Foucault) avec la crise

généralisée des milieux d'enfermement en système clos (familles, écoles, armée, usines, prisons, hôpitaux, etc.) ainsi que l'avait bien vu à la même époque Gilles Deleuze, et où, entre autres choses, les individus deviennent peu à peu des entités « dividualles » encodées comme multiplicité de données dans un macro-système d'information. « Ce sont les sociétés de contrôle qui sont en train de remplacer les sociétés disciplinaires. (...) On ne se trouve plus devant le couple masse-individu. Les individus sont devenus des « dividiuels », et les masses, des échantillons, des données, des marchés ou des « banques ». (...) les sociétés de contrôle opèrent par machines de troisième espèce, machines informatiques et ordinateurs (...). Ce n'est pas une évolution technologique sans être plus profondément une mutation du capitalisme. »

Mutation post-industrielle du capitalisme de plus en plus flexible, flottant, immatériel, sémiotique et cognitif, où le « service de vente » devient le centre ou l'âme de « l'entreprise » qui a remplacé « l'usine » de production désormais démantelée, automatisée, externalisée et assez souvent reléguée en périphérie du tiers-monde à l'instar des grandes enseignes multinationales qui se concentrent sur les logiques de Communication et le développement médiatique, si ce n'est psycho-technique, de leur « image de marque ». « On nous apprend que les entreprises ont une âme, ce qui est bien la nouvelle la plus terrifiante du monde. Le marketing est maintenant l'instrument du contrôle social, et forme la race impudente de nos maîtres » affirmera ainsi sans détours Gilles Deleuze. De même, « il n'y a pas besoin de science-fiction pour concevoir un mécanisme de contrôle qui donne à chaque instant la position d'un élément en milieu ouvert, animal dans une réserve, homme dans une entreprise (collier électronique). Félix Guattari imaginait une ville où chacun pouvait quitter son appartement, sa rue, son quartier, grâce à sa carte électronique (dividuelle) qui faisait lever telle ou telle barrière ; mais aussi bien la carte pouvait être recrachée tel

jour, ou entre telles heures ; ce qui compte n'est pas la barrière, mais l'ordinateur qui repère la position de chacun, licite ou illicite, et opère une modulation universelle. »

Vision qui prend d'autant plus d'importance aujourd'hui avec l'informatisation généralisée de la société, l'injonction à la mobilité, l'hyperconnectivité et les projets de dissémination des technologies numériques et autres puces communicantes (informatique ubiquitaire/ubimedia) dans tout l'environnement physique de nos métropoles postmodernes où peut désormais s'opérer de façon massive, par la grâce de l'ingénierie logicielle, la traçabilité, la géolocalisation, le fichage et le profilage des « dividus » dispersés dans les flux et les réseaux, dans et par lesquels se dispensent désormais leur être-au-monde fantomatique sous « le règne de la Technique planétaire »

Notes

[1] Crédit photo : Daniel Zanini H. (Creative Commons)